

TRIP



kmf

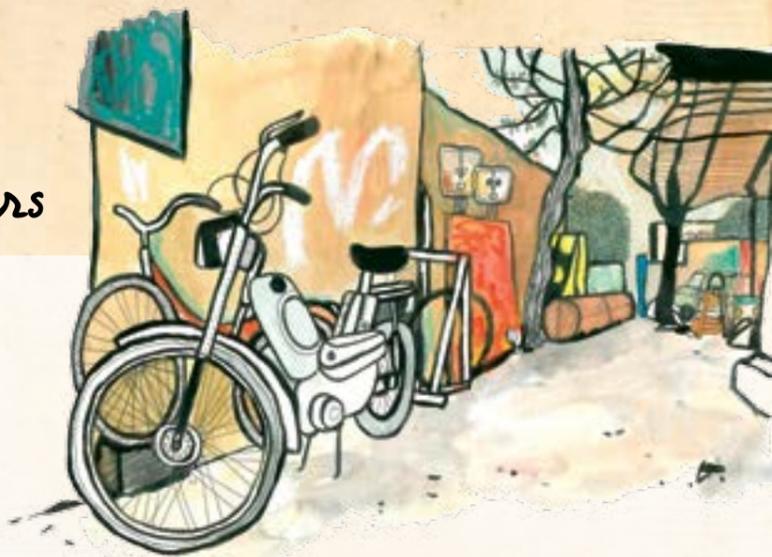
Hors-série // Rentrée 2014

carnet de voyage

ARRIVÉE DE NUIT...



Gounghin, ce quartier de créateurs



La tête embrumée par le voyage et l'attente, je trouvais, de prime abord, **OUAGA** austère. Plus nous nous éloignons de l'aéroport, plus il me semblait que nous nous enfoncions au bout de la nuit.

Aux ateliers de **Face-O-Scéno**, notre refuge initial, nous retrouvions Delphine, Greg et Martin, des artistes bruxellois, ainsi que nos complices burkinabè : Aïsha et Soum. Ensemble, nous formions désormais le Collectif "**L'arbre ou pas l'arbre**" et allions travailler sur un spectacle de sensibilisation.

Elle fut courte la nuit

L'équipe enfin au complet - Sylvia (la photographe), Alexia (l'illustratrice), Marta et moi, l'autre Martha (les journalistes) -, nous trépignions d'impatience.

Vite, il nous fallait partir à la conquête de ce nouveau monde. Rien ne ressemblait à ce que nous venions de quitter. Tombant par intermittence, une fine couche de neige rouge colorait l'atmosphère. Des flocons de terre qui partaient en fumée à chacun de nos pas et qui accentuaient encore d'avantage cette impression d'irréel.



Pour Face-O-Scéno, l'espace est tout un art

C'est pourquoi cette structure culturelle et artistique regroupe une trentaine de techniciens de scène, d'artistes et d'artisans habiles dans les différentes branches de la scénographie. Un travail d'équipe allant de la structuration de l'espace à la réalisation de décors, d'installations et d'accessoires, de la conception de costumes à la création de l'atmosphère sonore et la mise en lumière du lieu. **Face-O-Scéno** travaille pour plusieurs festivals au Burkina ou dans la sous-région ouest africaine ainsi que pour des metteurs en scène locaux issus notamment du Carrefour international de Théâtre de Ouagadougou (CITO) mais aussi internationaux dont des belges.

Ce soir, devant les portes du CITO, c'est la cohue.

Ils sont venus nombreux - burkinabè et touristes - assister à l'avant-dernière représentation de la pièce "**Une nuit à la présidence**". Il faut dire qu'à l'affiche de cette farce engagée, il y a Odile Sankara, soeur du leader africain feu Thomas Sankara.

Les trois coups résonnent **BAM BAM BAM** et, d'emblée, **le Président et la Première Dame** apparaissent en pleine dispute maritale. Leur confrontation ne durera pas, l'homme d'affaires français attendu est arrivé. Il est venu s'entretenir avec le Président sur un enjeu de taille : pour lui, un juteux contrat d'exploitation des ressources minières d'or, pour l'autre, un lucratif dessous de table. Entre fausses politesses et coups bas, les tractations débutent sans attendre. En fond sonore, un groupe de jeunes musiciens censés égayer la soirée. Sauf que, très vite, leurs chants se transforment en lamentations, en plaintes d'une Afrique saccagée par ses dirigeants et exploitée par les occidentaux. La situation semble inextricable. Une solution existe pourtant. Sur scène, elle prend les traits de la Ministre de la Culture, jouée par Odile Sankara, et pourrait se résumer par ces mots : **UNITE DES PEUPLES**.

Le quartier de Gounghin

fut l'hôte de nos premières ambulations. Nous formions, rang serré, une parade ethnico chic presque carnavalesque qui rehaussait, sans aucun doute, notre teint "blème". Nous déambulions donc ainsi de la place au marché, de l'épicerie au tailleur, du restaurant au maquis sous le regard bienveillant et curieux des habitants.



"Ceux qui veulent exploiter l'Afrique sont les mêmes qui exploitent l'Europe..."

Au Burkina on a ...

À **Face-O-Sceno** où il est actif depuis 2011, **Soum** est actuellement chargé de programmation.

Comédien, il veut vivre de sa passion et si, aujourd'hui, il y parvient, c'est au prix d'importants sacrifices. Au Burkina, et ce malgré la richesse culturelle du pays, le statut de l'artiste n'est pas reconnu.

C'est un combat... en cours.

Né en 1983, l'année où **Thomas Sankara** prenait le pouvoir, Soum est un enfant de la révolution. Nourri par ses parents et entretenu par ses lectures, l'héritage du Capitaine est prépondérant chez Soum, comme chez la plupart des jeunes burkinabè. Comme une empreinte indélébile et l'espoir d'une Afrique nouvelle, forte, unie et libre.

① L'agriculture ?

Sauf qu'avec nos petites saisons, les récoltes sont bien maigres.

② Le riz ?

Sauf que le riz thaïlandais se vend bien moins cher. Il est difficile à concurrencer.

③ Le coton ?

Sauf que personne ne veut plus le cultiver parce qu'il s'achète au prix de cacahuètes.

④ Et en dehors de ça ?

Pas de pétrole! Pas de mer!

Au Burkina, on a ... **LA CULTURE***

Elle a tout son sens car elle peut réellement amener le pays à se développer, être un facteur de changements.

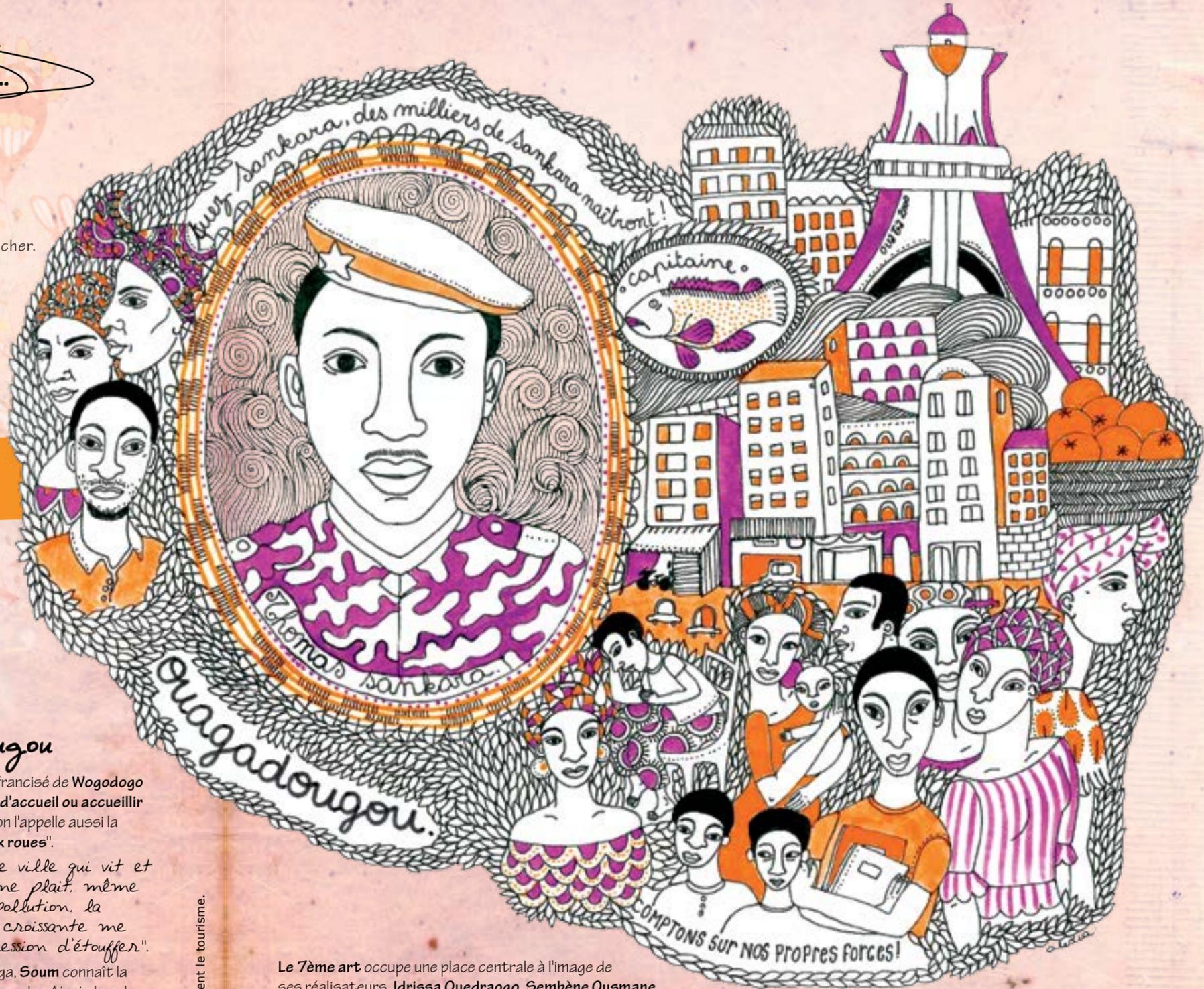
Ouagadougou

est en fait le nom francisé de **Wogodogo** qui signifie : "**Terre d'accueil ou accueillir dans le respect**", on l'appelle aussi la "**Capitale des deux roues**".

"Ouaga est une ville qui vit et c'est ce qui me plaît, même si parfois la pollution, la démographie croissante me donne l'impression d'étouffer".

Né et vivant à Ouaga, **Soum** connaît la capitale comme sa poche. Ainsi, dans la chaleur sèche d'une fin d'après-midi, nous nous engouffrons, toutes roues dehors, dans le trafic de la capitale. Avec ses deux millions d'habitants environ, Ouaga peut en effet s'enorgueillir d'être la plus grande ville du pays. Bruyante, polluée, la ville n'en est pas moins dépourvue d'atours. À peine avons-nous quitté **Face-O-Sceno** qu'elle en fait déjà étalage : du bois, de la pierre ou du métal naissent êtres humains et créatures étranges. Culturelle par excellence, **Ouagadougou** est réputée pour ses nombreux festivals d'ampleur internationale. Tout au long de l'année, art et artisanat côtoient danse, musique, théâtre, humour mais aussi et surtout cinéma.

* NDLR : à prendre au sens large, englobe également le tourisme.



Le 7ème art occupe une place centrale à l'image de ses réalisateurs **Idrissa Ouedraogo**, **Sembène Ousmane**, **Simon Pierre Yaméogo**, qui en font la renommée et dont la statue trône fièrement non loin de la Place des cinéastes. Il y a aussi la **Cité Lumière**. Étrange bâtiment que cette nouvelle salle multifonctionnelle du Festival cinématographique, **Fespaco**. On le dit hanté. Une rumeur, renforcée par les différents et mystérieux incidents survenus depuis sa construction en 1994, et qui empêche l'aboutissement des travaux.

Le rond-point des Nations Unies ouvre le bal des institutions: ministères, ancienne présidence, radio et télévision nationale, siège de la banque alimentaire, de l'Unicef, ... La capitale porte également les traces de l'**histoire politique et sociale** du pays: la bataille du rail, le discours d'orientation politique du 2 octobre, la Place de la révolution récemment rebaptisée Place des Nations comme pour chasser d'un revers de manche l'aura omniprésente du Capitaine Sankara.

Tout droit sorti d'un lointain passé, le palais royal du **Mogho Naaba**, monarque du royaume Mossi de Ouagadougou, pouvoir spirituel et moral très écouté et consulté, offre un spectacle magique avec, chaque vendredi matin, la cérémonie traditionnelle dite du faux-départ.

Entre tradition et modernité, Ouaga porte en elle les contradictions d'une ville en devenir. Car si, pour d'aucun, l'avenir passe irrémédiablement par la modernisation à l'instar des indécentes villas de Ouaga 2000 ou du projet ZACA (Zone d'activités commerciales et administratives). Pour d'autres, il sommeille dans le passé, parfois idéalisé, de la révolution sankariste. Entre les deux, un fossé empli de gens qui ne regardent ni en avant ni en arrière mais qui tout simplement survivent.



En route

Surchargée d'êtres humains, de matériel et de victuailles, une camionnette file à plus ou moins vive allure vers l'est du Burkina Faso. Il nous faut atteindre **Fada n' Gourma** avant la nuit et pour cela parcourir plus de 200 km. Fada n' Gourma est la capitale de la région de l'Est et le chef lieu de la province de Gourma. C'est un important carrefour routier nous dit-on mais la ville est également reconnue pour son miel et son marché central. Pour nous, c'est en tout cas la dernière étape avant Tantiaka et son festival.

Pays des ONG's par excellence

Le Burkina Faso, de par sa situation géographique notamment, est le siège de nombreuses associations humanitaires. Il n'en reste pas moins, un des pays les moins développés au monde.

Selon Jessica Troupin, chargée de projets Nord à **Îles de Paix**, cela ne signifie en rien que ces associations font du mauvais travail : "c'est justement parce que le Burkina Faso est un des pays les plus pauvres que de nombreuses associations jugent nécessaire de s'y investir".

Au cœur de Fada n' Gourma, l'antenne d'**Îles de Paix** se situe sur un petit chemin perpendiculaire au goudron qui traverse la ville de part en part. Jonchant la route, un gigantesque module blanc nous indique que nous sommes sur la bonne voie. D'ici, grâce à une équipe de 33 personnes, burkinabè pour la plupart, sont coordonnées les actions menées dans les communes voisines de **Yamba, Diapangou et Tensobentenga**. Dans ces villes, **Îles de Paix** met en place des programmes de développement intégré c'est-à-dire qui visent à apporter une réponse la plus complète et globale possible à une problématique donnée.

Une vision à long terme des projets rendue possible par deux particularités de cette organisation non gouvernementale. D'abord, les fonds propres importants que possédait l'ONG lui garantissait autonomie et flexibilité. Bien qu'aujourd'hui, ces derniers aient fortement diminué rendant **Îles de Paix** de plus en plus dépendant de financements extérieurs, pour la réalisation de grandes infrastructures en tout cas. Comme l'explique Jessica Troupin d'**Îles de Paix**, "le soutien des donateurs est d'autant plus nécessaire pour poursuivre un travail efficace et proche des gens". Ensuite, les interventions d'**Îles de Paix** se caractérisent par une implication de longue durée bien que limitée dans le temps à 10 ans. Pas de précipitation donc mais des réflexions cimentées par des études - garantie de pérennité - pour coller au mieux aux besoins locaux.

Les Burkinabè sont majoritairement agriculteurs ou éleveurs.

Ils sont extrêmement dépendants des pluies insuffisantes et mal réparties dans le temps. De plus, les terres sont pauvres, facilement érodables et les récoltes modestes ou vendues à prix trop bas.

Les familles manquent de nourriture et d'eau potable.

Trop loin ou manquant de professeurs, l'école est difficile d'accès pour de nombreux enfants notamment pour les filles qui aident à la maison, dans les champs ou pour la corvée d'eau.

Rien de prédéfini mais le soutien des projets des populations autochtones et des partenariats avec ONG et autorités locales. Avec ces dernières, une collaboration toujours plus étroite s'est installée depuis 2006, notamment via la formation et l'accompagnement du nouveau conseil municipal dans l'élaboration et la mise en œuvre du plan communal de développement. Décentralisation oblige, les compétences autrefois gérées par le gouvernement national ont été transférées aux communes mais ces dernières n'ont ni les ressources requises pour gérer ces nouvelles attributions ni la préparation nécessaire à la gestion de ces nouvelles compétences.

Et puisqu'une visite de terrain vaut mieux qu'un long discours, nous embarquons direction...

Le barrage de Panpangou

La terre rouge remplace l'asphalte en un temps record. Parmi les cases éparses entre les icebergs de coton, quelques ânes flânent nonchalamment. Pas un seul déchet en vue. Curieux. J'apprendrai plus tard que c'est une condition *sine qua non* au bon fonctionnement du barrage. Ouvrage impressionnant - un rien présomptueux - de plus de 500 mètres de long, son existence est loin d'être un long fleuve tranquille. Deux ans seulement après sa construction, lors de la "nuit maudite" du 20 au 21 juillet 2008, des pluies exceptionnelles créent une brèche et le barrage cède, il faut reconstruire. **Îles de Paix** s'y engage mais cela ne se fait pas sans une sérieuse remise en question des enjeux et sans l'implication, si chère à l'ONG, des populations locales. Administré par un Comité de gestion composé de membres des 7 villages alentours et de la mairie, le barrage de Panpangou abreuve aujourd'hui un important bétail et irrigue un périmètre de 21 ha de nombreuses parcelles de riz et de produits maraîchers exploitées par 340 agriculteurs dont 80 femmes.

Une partie de la récolte est consommée et l'autre vendue pour faire face au frais scolaires ou médicaux.

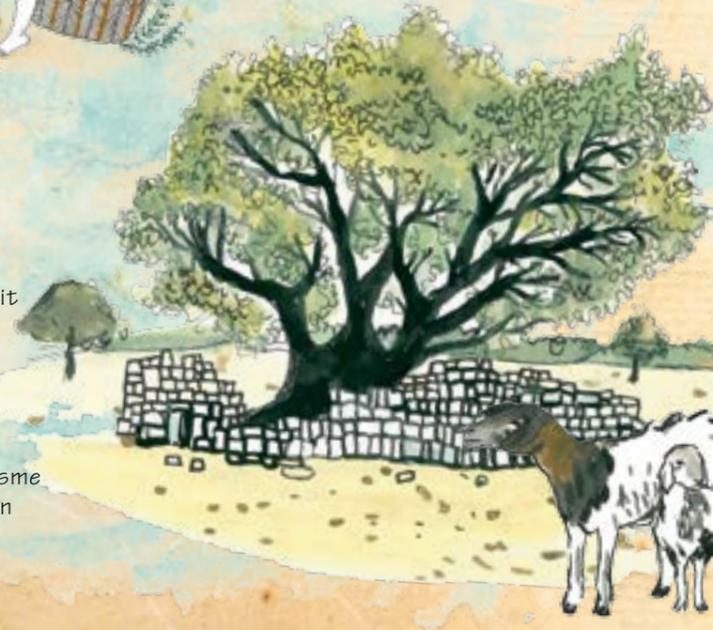


Les potagers de Bandiangou

Petites oasis de verdure, initialement irriguées au moyen de pompes manuelles aujourd'hui remplacées par des puits, les gens y cultivent à toutes les saisons.

Le nouveau collège de Louargou

Géré par **Îles de Paix** et financé à 90 % par la spin off liégeoise Mithra et à 10 % par les autorités communales, la construction d'un nouveau collège initié en 2013 devrait accueillir 300 élèves pour les 4 premières années du secondaire. En plus des 6 salles de classes, d'un bureau, d'un magasin, d'une cantine et d'une bibliothèque, il comportera aussi un forage pour l'accès à l'eau potable et 2 logements pour les enseignants, conditions primordiales pour éviter démotivation et taux d'absentéisme important. Parallèlement, un programme de sensibilisation sera mené pour promouvoir la scolarisation des filles.





Bial Biala

Bienvenue

Inspiré de la fête des récoltes en pays Gulmantché, le festival Dilembu au Gulmu dit **Fesdig** a vu naître sa première édition en 2004. Depuis, il a lieu une fois par an dans le petit village de Tiantiaka, à 27km de Fada n'Gourma. Niché en pleine brousse, il n'y a sur place, ni électricité ni eau courante.

Drôle d'endroit pour un évènement?

Oh, non. Bien au contraire, car c'est bien là que se situe tout l'enjeu du festival...

Le Fesdig est avant tout un rêve d'enfant

Celui d'**Alfred Ouoba**, alors âgé de 12 ans à peine, que les pérégrinations de son père font transiter par le village de Tiantiaka. Ce qu'il y voit le fascine : les mariages, les funérailles, les initiations mais aussi et surtout la fête des récoltes. La musique, la danse, la gastronomie, les costumes éveillent ses sens et font divaguer son imagination : "si seulement, je pouvais partager mes découvertes..."

Arrivé à l'âge adulte et après s'être essayé à une multitude de métiers, **Alfred Ouoba**, sans savoir qu'il fait ainsi un pas de plus vers son rêve, retourne à Fada sa ville natale. Là, il ouvre une cafétéria qu'il agrémente d'une toute petite télévision noir et blanc. La population vient en masse – tellement qu'il n'y a même plus de place pour les clients – y voir la série en vogue à l'époque : **Santa Barbara**. Fort de son succès, il dégote un magnétoscope et commence à projeter des films. Bientôt, son cinéclub devient célèbre dans tout Fada. L'engouement est tel qu'il lui permet de nouer de nombreux contacts, de mobiliser un grand nombre de personnes autour de son rêve : un festival qui ferait connaître le village et ses activités, rassembler des gens de Fada, de Ouaga et pourquoi pas d'Europe.

Pari tenu

S'il est désert à notre arrivée, le site prend rapidement des allures de fourmilière. Chacun à son poste. Tiantiaka est en ébullition, une véritable concentration de forces vives, de compétences diverses. Le festival se construit façon *tilt-shift*.

Il se tient du **6 au 9 mars** et durant ces quatre jours, l'enceinte qui entoure la grande scène va renfermer des trésors de danse, de musique et de chants traditionnels, modernes (ou les deux à la fois), enchanteurs, engagés, ... comme lorsque Jah Verity chante l'Afrique et que tout le public, debout sur des chaises, reprend le refrain à l'unisson. Au dehors, la clameur d'un marché empli de senteurs, de couleurs, de produits locaux, d'étoffes de la capitale et de bijoux d'ailleurs. Plus loin, un peu excentré, un village traditionnel né de la terre de Tiantiaka et sculpté par des femmes aux savoirs-faire inégalés. Il accueille en son cœur un préau de paille où se tiennent conférences et questionnements culturels. De l'autre côté, une pompe à eau, un maquis et des projets d'outre-terre.

Ce qu'**Alfred Ouoba** a imaginé a pris des années. De longues années où il a fallu s'atteler à rendre l'abstrait concret, où il a fallu expliquer et réexpliquer aux populations le concept et l'intérêt de s'y impliquer, où il a fallu convaincre les anciens que son projet n'était en rien un sacrilège, les autorités qu'il n'était pas totalement fou.

Aujourd'hui, le rêve s'est fait réalité. Le **Fesdig** est devenu un carrefour de rencontres d'où ont émergé quantité de projets (notamment radio Fesdig), de soutiens (forage et électrification en cours du village) et, petit à petit, amorcé une évolution des mentalités (sensibilisation au MST, aux infections sexuellement transmissibles ou à la scolarisation des enfants, particulièrement des jeunes filles).

Véritable vitrine de Tiantiaka, les retombées économiques du **Fesdig** sur les populations locales ne font aucun doute. Incontournable, reconnu le festival l'est désormais. Radios,

télévisions et autorités s'y précipitent sans vraiment le soutenir, en tout cas financièrement.

"Le festival grandit mais le budget lui n'est pas extensible. De plus, nous visons l'autofinancement mais il faut savoir que les sponsors burkinabè sont très difficiles à mobiliser car ils ne visent ni la reconnaissance, ni le mécénat. Ce sont avant tout des commerçants et la question qu'ils se posent est "qu'est ce qu'on peut gagner?". Et dans ce contexte, si un grand nombre de personnes participent au festival, leur pouvoir d'achat est bien trop bas pour susciter l'intérêt des sponsors".

Onze éditions plus tard, l'engouement extérieur contraste avec l'engagement des bénévoles, toujours présents certes mais plus que jamais essouffés.

"En ce qui concerne les ressources locales, impossible de leur demander davantage. Nous ne pouvons plus tirer sur la corde au risque de la voir se rompre. Le manque de moyens entraîne des problèmes organisationnels. Les rentrées financières arrivent au compte-gouttes et nous nous les partageons comme nous pouvons mais cela empêche indubitablement les équipes d'avancer rapidement et efficacement. Cela entraîne également une certaine forme de démotivation".

Une donne avec laquelle il faut désormais composer et qui laisse déjà entrevoir, pour le futur, d'autres perspectives. Dans le respect des valeurs originales et en faisant preuve de créativité et de persuasion, il va sans conteste falloir envisager d'emprunter d'autres chemins de traverse.



Ousmane Derra est **LE** roi du collier

Un métier qui chez lui se transmet de génération en génération. Mais attention, ce métier c'est son choix. Il l'aime, tient-il à préciser, rien ne lui a été imposé et il n'imposera rien à ses enfants. Il n'empêche qu'il s'agit d'une véritable histoire de famille et dans son atelier, situé Galerie du Faso juste en face du grand marché Rood-Wok de Ouaga, il travaille avec ses deux petits frères et quelques belles-sœurs. De festival en festival, il expose donc de ses créations, plus de mille, faites d'argile, de graines sauvages du Burkina, du Ghana ou de Côte d'Ivoire, de pâte de verre, de corne de boeuf, d'os de chameau ou de coquillages. Plus colorées les unes que les autres, nées de techniques aussi diverses que variées apprises de son père, Ousmane les modernise au gré de son imaginaire. Jamais avare d'explications, il aime transmettre ses connaissances, partager son savoir-faire à qui veut l'entendre.

Issu d'une famille de musicien,

Harouna Thiombiano

a reçu ce don en héritage. Un legs qui lui a d'ailleurs permis de multiplier les voyages sur le continent africain mais également en Europe et de s'ouvrir l'esprit. Conscient qu'au Burkina il n'y a pas beaucoup d'argent pour les musiciens, il se débrouille comme il peut. Actuellement, chanteur et membre du Collectif Ypo (Yankadiy/Players/On prend l'air), il a composé l'hymne du Fesdig. Il écrit également des chansons engagées où il dénonce le mariage forcé, la polygamie, l'excision, la guerre, ... et à travers lesquelles il espère susciter le changement et contribuer ainsi à une ère nouvelle.

Max Lingani

est la tête d'affiche féminine de l'édition 2014 du Fesdig. Chanteuse originaire du Burkina, elle en est très vite devenue l'ambassadrice musicale par excellence à l'étranger. Des rythmes et des paroles qui témoignent de son temps et parviennent à rendre moderne la tradition. Une musique qui, sur scène, l'habite, comme en transe, et qui ne va pas sans danse.



Originaire de Côte d'Ivoire,

Mohamed Dayamba

vit à Diapangou avec sa grand-mère. Cette année c'est lui qui, à 16 ans à peine, a remporté le concours de lutte traditionnelle en terrassant tous ses adversaires, certains pourtant bien plus coriaces. Qu'importe la taille et le poids, pour Mohamed, seul compte le courage. La lutte, le jeune homme la pratique depuis seulement un an. Un sport qu'il a appris en autodidacte en regardant d'autres lutteurs et en s'entraînant avec ses camarades. Ce soir, sa fierté sera pourtant de courte durée. Le prix (un téléphone portable et de l'argent) tant convoité ne lui sera jamais remis...





arva

Good morning Tantiaka...

Cette année, pour la première fois, il y a eu une radio au Fesdig...

Tout commence quelques mois plus tôt, les organisateurs du festival Esperanzah et du Fesdig se rencontrent et décident qu'après des années de collaboration à distance, il serait bien temps d'aller jeter un œil là-bas ...

Un groupe de travail se met en place et développe différents projets en réponse aux demandes locales.

Une des demandes prioritaires fut la création d'une radio pour la région de Tantiaka. Le projet motive et une dizaine de bénévoles décident de relever le défi. Assez rapidement des aides financières arrivent, du matériel de radio est récupéré ici et là et le projet se met doucement en marche.



L'arbre à palabres...

Un bric à broc de savoir-faire et d'expériences, des imaginaires épars et des envies de partage entre Liège, Bruxelles et Tantiaka. L'aventure débute en août 2013 au Festival Esperanzah! de Floreffe. Elle naît d'une rencontre entre des artistes de l'équipe "Déco", du magazine KULT et d'un défi lancé par Alfred Ouoba, organisateur du Fesdig: "Et si vous participiez à notre prochaine édition?". **Idee folle? Pas tant que ça!**

Les réunions s'enchaînent et entre déceptions et réjouissances financières, le projet prend forme, bat de l'aile, avance parfois à reculons mais ce n'est que pour mieux rebondir.

Les idées, tout comme la détermination d'ailleurs, sont là.

Nous voilà partis. Sur place, il faut affiner le projet, l'adapter, le repenser... Et puis enfin...

Des toiles se tendent entre des arbres immenses, on esquisse de la chaux sur des troncs et un conte débute, des lueurs se jouent de l'obscurité, des ombres s'animent quand la nuit s'installe, et des ficelles de plastiques qui banderolent ici et là naissent des liens inextricables...

Tous les soirs, au clair de la lune, les membres de l'équipe s'improvisent tour à tour projectionnistes d'un immense cinéma à ciel ouvert où quelques bobines sans fils emmènent enfants, petits et grands, pour un voyage inédit qui, pour beaucoup, se termine dans les bras de Morphée.

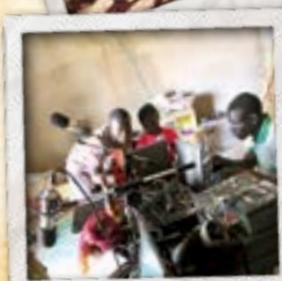
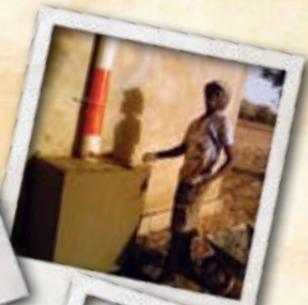
Le festival touche déjà à sa fin quand débute, pour une seule et unique représentation, le spectacle de sensibilisation tant imaginé.

*Chuuuuut,
ça commence ...*

Au Burkina, dix jeunes sont choisis par les différents villages de la région pour les représenter dans ce projet. Sur place, les deux groupes se rencontrent, échangent et développent en quelques semaines une première ébauche de station radio. Les programmes traiteraient évidemment du festival mais surtout de thématiques plus spécifiques aux réalités locales, comme l'excision, les MST, etc. Tout en considérant que, bien plus qu'ici, le média radio est la première source d'informations.

Concrètement, une antenne est donc dressée avec des troncs d'arbres et un studio installé dans un ancien magasin à grains. Mais tout ne se passe évidemment pas comme prévu sur papier, la réalité locale rejoint vite le groupe ... Le village n'est pas électrifié, nécessitant l'utilisation de générateurs gloutons. Le matériel prêté se révèle vétuste et tombe rapidement en panne. Et la température parfois plus de 40 degrés indispose une partie de l'équipe, rendant le travail en journée des plus difficiles.

La radio, bien qu'éphémère cette année, a toutefois fait naître des vocations, nombreux sont les habitants qui souhaitent s'approprier ce média et le développer sur le long terme. Le projet devrait prendre forme dans les années à venir.



Yantema et les sachets plastique

par le Collectif L'Arbre à Palabres



Ouf, soupira-t-elle, je suis sûre que la majorité d'entre vous connaît mieux cette histoire que moi !

Et elle replongea la main dans sa trousse.

- "Ahhhh", sourit-elle d'un air malicieux...

"Yantema la petite fille et les sachets plastique". Elle me plaît bien celle-là. Je vais vous la raconter."

Yantema était une petite fille qui habitait à Begabiana, un village où il faisait bon vivre. Tous les jours, avec son vélo, à travers le sentiers, Yantema faisait le tour de son village. Mais ce jour-là, elle décida de s'aventurer jusqu'au village voisin. Sur son vélo, elle pédala à toute allure. Alors que le village était à portée de vue, Yantema, fatiguée, décida de se coucher au pied d'un arbre pour se reposer.

Soudain, elle sentit de l'eau mouiller son visage. Une goutte, deux gouttes, puis trois, puis quatre... effleurèrent ses joues.

- "Tiens, pensa-t-elle, nous ne sommes pourtant pas en saison pluvieuse."

Et en levant les yeux vers le ciel, son regard se posa sur le vieil arbre qui lui servait de couche. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant que c'était lui pleurant !

- "Qu'as-tu arbre ?", demanda la petite fille d'une voix douce.

Sous l'Arbre à Palabres, Mère-nature devait encore raconter une histoire. Aussi vite que son âge le lui permettait, elle mit sa main dans sa trousse à histoires, y piocha un petit papier et l'ouvrit. En lettres d'or, on pouvait y lire "Leuk, le lièvre".

« Cette histoire, dit-elle de sa voix tremblante, je vous l'ai déjà racontée plusieurs fois. »

Et elle replongea sans attendre sa main dans son petit sac.

- "La légende de Manneken-Pis", lut-elle à voix haute. Très belle histoire, mais je vous la raconterai une autre fois. Cherchons-en une autre...

"Diaba Lompo et son cheval".



- "Ma population se meurt. Mon royaume est envahi par des monstres visqueux et menacé de disparition. Regarde tout autour de toi, tout est mort. Je suis le seul arbre encore en vie mais je suis déjà très vieux et n'en ai plus pour très longtemps, et les nouveaux-nés se meurent. Celui de ma sœur vient d'être étouffé par un sachet plastique. Aide-moi, s'il te plaît, petite fille ! Aide moi !", supplia-t-il.

Choquée par ce qu'elle venait d'entendre, Yantema repris le chemin de son village à toute allure. Elle pédala, pédala et pédala encore, aussi vite que ses petites jambes lui autorisaient. Mais, à mi chemin, témoin d'un phénomène qui la rendit encore plus triste, elle dut s'arrêter. En effet, elle rencontra Monsieur Bouc qui vomissait et déféquait sachets plastique et lames de rasoir.

Les larmes aux yeux mais plus que jamais décidée à agir, Yantema repris au plus vite le chemin de son village. Elle pédala, pédala et pédala encore. Une fois chez elle, elle jeta son vélo par terre et fila chez sa grand-mère à qui elle raconta tout.

- "Il faut battre le fer tant qu'il est chaud", dit celle-ci déterminée.

À la belle étoile, sous l'Arbre à Palabres, elle réunit toutes les femmes du village et raconta la mésaventure de sa petite-fille. Et elle ajouta déterminée :

- "Le mal est aux portes de notre beau village de Begabiana, nous devons agir immédiatement !!!"

D'un commun accord, toutes les femmes décidèrent de dire non à la pollution à Bengabiana et ses alentours. Elles arrivèrent à convaincre le village voisin. Et tous ensemble, femmes, hommes et enfants, décidèrent, animés par la volonté de recycler, de partir en guerre contre les sachets plastique. Mais soudain, le monstre plastique surgit en poussant des cris terribles.

- "Argggghh argggghh", grognait-il en secouant ses énormes bras de caoutchouc.

- "Et vous population de Tantiaka, irez-vous en guerre contre les plastiques ?", interroga grand-mère feuillage.

- "Ouuuuuu", crièrent les villageois tous en cœur.

- "Alors, jetez-vous sur le monstre plastique..."

Et c'est ce qu'il firent. Il lui arrachèrent sa peau de plastique et la jetèrent à la poubelle. Bientôt, il ne resta plus une seule trace de l'horrible monstre.

Une fois le calme revenu, Mère-Nature conclut :

- "Yantema, contente de voir ses actions menées, se dirigea vers l'arbre pleureur. Elle lui dit de tenir bon, le soigna. Et petit à petit la vie revint..."



La journée de la femme

Au Burkina Faso, la journée de la femme a été instaurée en 1984 par Thomas Sankara. Depuis, le 8 mars est un jour férié, chaque année, de grandes fêtes sont organisées un peu partout dans le pays bien qu'une ville en particulier soit désignée pour accueillir la cérémonie officielle.

En 2014, il s'agissait de Banfora dans le sud-ouest du pays.



Au **Fesdig**, on ne manque pas à la tradition et, en cette belle journée de mars, la plupart des festivaliers portent les habits de circonstance.

Un tissu officiel est d'ailleurs vendu pour l'occasion et quelque soit le vêtement, il en est issu. Cet uniforme indispensable pour certain(e)s n'est pour d'autres que de la poudre aux yeux, du conformisme ou une source de marginalisation.

Ce n'est en tout cas pas ce que pense Aïsha, notre homologue burkinabè. Elle porte haut et fort l'étendard de la journée et nous invite d'ailleurs à faire de même.

"Pour certaines, la journée de la femme est la seule occasion de sortir de chez elles, de se rencontrer, de s'exprimer sur leur quotidien... car la plupart d'entre elles les autres jours, se taisent".

Même si une nouvelle génération d'hommes - en tout cas ceux rencontrés au **Fesdig** - semble plus sensible (bien que pour certains aspects leurs raisons soient clairement plus économiques qu'idéologiques) au bien-être de la femme, en se positionnant par exemple clairement contre l'excision, pour la contraception ou la monogamie, au Burkina Faso, le statut de la femme est loin d'être une évidence.

Interrogée sur le sujet, Aïsha s'assied calmement à même le sol et, avec son doigt dessine des formes dans la terre rouge. Puis, soudain, elle s'arrête et pose son regard droit dans le mien :

"Toute cette liesse populaire ne doit pas faire oublier le manque d'accès à l'éducation, le mariage forcé ou précoce, l'exploitation, l'exclusion sociale ou économique, la violence ou l'excision".

Sa langue se délie. Sa bouche ronde évoque les soutiens inattendus, les humiliations, les larmes, les sourires, les cris, les victoires. Elle raconte avec pudeur, mais sans tabou, que ce qui ne la tue pas la rend plus forte. Ses propos, durs et rugueux, contrastent avec la douceur de sa voix. Son histoire en fait résonner d'autres, rappelle d'autres visages, ébranle le bien-pensant. Même si ses yeux, d'habitude si malicieux, s'assombrissent, son visage, lui, sourit toujours, envers et contre tout. Elle a la force tranquille de ces femmes qui, fort ou en sourdine, avec des moyens dérisoires ou des gestes anodins (à nos yeux) luttent pour leur survie, l'avenir de leurs enfants plus que pour leur condition.



"On préfère que les jeunes filles ne sortent pas car elles risqueraient de se faire engraisser. Sauf que la seule fois où elles sortent c'est ce qui arrive. Forcément, on ne leur a rien expliqué".

"On te donne en mariage, tu es un cadeau".

"Ton enfant tu en a la garde jusqu'à l'accouchement, après il appartient à son père".

"Si tu n'es pas excisée, on traite tes enfants de bâtards".

"On dit que si en accouchant, le bébé touche le clitoris de la maman, il meurt".

"Les hommes ne veulent pas d'une femme instruite car ils la considèrent comme autoritaire. En l'envoyant à l'école, les parents d'une jeune fille craignent qu'elle ne trouve pas de mari plus tard".

"L'excision est une invention, une coutume perpétuée par des femmes. Je ne me l'explique pas car c'est une barbarie".

"Une femme qui a encore son clitoris est considérée comme une pute car elle est objet de désir".

"L'excision rend les rapports sexuels extrêmement douloureux. Certaines femmes sont battues ou chassées par leur mari qui ne supporte plus de les voir pleurer à chaque fois".



À suivre



À peine sa participation au FITMO (Festival International de Théâtre et de Marionnettes de Ouagadougou) terminée, **les Face-o-Scéno** démarre déjà un autre festival, **les Récréâtrales**, un espace panafricain d'écriture, de création, de recherche et de diffusion théâtrales. En plus des performances qu'il réalise à Gounghin, certains de ses membres se sont embarqués dans des formations et des créations.

Plus d'infos : face-o-sceno.blogspot.be

Soum a le vent en poupe et enchaîne les tournées, notamment avec « **L'or de Yenenga** », la dernière création du CITO (Carrefour International de Théâtre de Ouagadougou). Ce dernier a d'ailleurs reçu le prix du meilleur spectacle pour sa création "**trois prétendants, un mari**", (dans lequel Soum a d'ailleurs joué) lors de la Nuit des Lompolo 2014, une cérémonie qui récompense acteurs, structures et événements du milieu théâtral. Face-o-Scéno y était également représenté par deux de ses membres, tous deux nominés.



Plus d'infos : www.citoteatre.com

Un des événements majeurs pour **Îles de paix**, depuis notre passage sur place, est l'inauguration officielle - après bien des péripéties - du **barrage de Papangou** début octobre. Plus de 600 familles vont ainsi voir leur condition de vie augmenter tout au long de l'année par la riziculture en hivernage, par le maraîchage en contre saison, par l'abreuvement du bétail, par la pisciculture, sans compter les autres usages de l'eau.



La campagne de Sensibilisation et de Récolte de Fonds de l'ONG aura lieu, quant à elle, le week-end du 09, 10 et 11 janvier.

Plus d'infos : www.ilesdepaix.org

Le projet **Radio Fesdig** suit son cours. Le collectif de jeunes burkinabé rencontré lors du Fesdig a pu, grâce au programme d'échange du Bureau International de la Jeunesse (BIJ), se rendre en Belgique où il a, entre-autres, participé au Festival Esperanzah! de Floreffe.



Pour plus d'infos sur le projet : www.radiofesdig.be et si vous avez envie de lancer un projet Nord/Sud : www.lebij.be (programme Axe Sud)

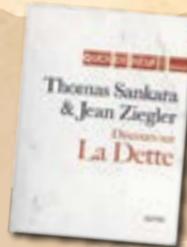
Pour suivre l'actualité du Festival Fesdig Dilembu qui se tient cette année du jeudi 19 février au dimanche 22 février 2015 : www.fesdig.com



Alexia Bertholet expose à partir de mi-novembre chez "**Amour, Maracas et Salami**" (78, rue sur la Fontaine) avec Cécile Pichault.

Plus d'infos : facebook.com/alexia.bertholet

À lire



Le discours sur la dette que **Thomas Sankara**, président du Burkina Faso de 1983 à 1987, prononça à Addis-Abeba en 1987 est emblématique car il proposait de renégocier l'ensemble de la dette des pays endettés du continent africain. Il sera assassiné quelques mois plus tard.

À voir



« **Les États-Unis d'Afrique** » suit la quête d'un pionnier du hip-hop africain, **Didier Awadi**, dans la réalisation d'un album en hommage aux leaders de la conscience noire. Une épopée musicale et politique qui le fait voyager à travers une quarantaine de pays et collaborer avec des artistes hip-hop engagés, tels que, notamment, le burkinabé **Smockey**. Ce film du canadien **Yanick Létourneau**, nous entraîne dans une profonde réflexion sur le pouvoir de la musique. À mille lieues du cynisme occidental, on y découvre une Afrique jeune et politisée, qui refuse le rôle de victime dans lequel on la cantonne trop souvent.

Plus d'infos : www.onf.ca/film/etats-unis_dafrique

À écouter



Sanabob

Plus d'infos : www.sanabob.com

myspace.com/jahverityofficiel
<https://myspace.com/maillingani>



Alexia Bertholet

Out of Burkina

Au fil des pages que vos mains gourmandes ont tournées pour arriver jusqu'ici, des dessins.

Des images au goût de soleil, aux couleurs du marché ou des pagnes.

Des illustrations à la beauté sobre et lumineuse des gens rencontrés.

Des milliers de kilomètres parcourus et retranscrits.

Des esquisses tout droit sorties du carnet de croquis d'Alexia Bertholet qui, au fil du voyage s'animent.

Vous en voulez encore ?

Assise en tailleur sur une chaise, la conversation se noue entre deux tasses de thé. Interroger Alexia Bertholet sur ses débuts renvoie systématiquement à des souvenirs d'enfance où elle se revoit non pas avec une tétine mais avec un crayon :

"J'ai toujours dessiné! Je me souviens encore quand mon papa m'installait sur la grande table de son bureau. J'adorais ça. J'aime aussi beaucoup ce que les livres pour enfant me procuraient comme sensation très forte, au bien-être que je ressentais quand je les feuilletais. Je trouve ça fou ce qu'on peut véhiculer par l'image. Aujourd'hui, ce sont ces mêmes sentiments de bien-être que je souhaite apporter à travers mon travail."

Ce n'est donc pas anodin si son dessin garde lui aussi, dans ses perspectives et dans ses formes, une part d'enfance, de naïveté, de spontanéité. Tantôt douces et rondes, tantôt sinueuses et épaisses, les lignes s'entrechoquent ou se trouvent avec finesse autour d'un personnage. Personnage récurrent dans son œuvre : **la femme**.

"J'aime la dessiner. C'est un peu bateau mais elle m'inspire. J'aime ce côté maternel, pacifiste. La beauté."

Chaque détail de son dessin retranscrit une particule de son imaginaire mais également de son humeur :

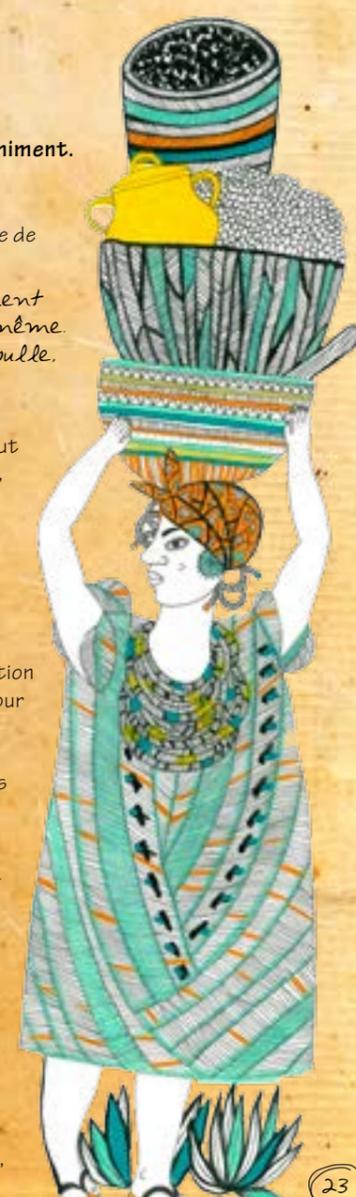
"Dessiner est aussi pour moi un moment d'introspection. Je suis seule avec moi-même. Ça me fait du bien. Je suis dans ma bulle. C'est presque thérapeutique."

C'est en tout cas vital, comme un sixième sens où s'entremêlent les vibrations colorées et qu'elle ne peut concevoir de garder pour elle. Son art, elle le partage, l'offre, le transmet généreusement mais toujours sans prétention.

Alexia Bertholet tient son visage entre les mains... Silence. Son regard se perd. Elle rêve peut-être de nouveaux horizons - l'Inde, pourquoi pas ?, de mythes et de légendes, d'histoires pour petits et grands enfants, qui sait ? Peut-être songe-t-elle à la réalisation de dessins plus engagés (mais il y a tant de luttes pour une si petite vie), d'estampes érotiques, de dessins médiumniques ou spirituels. Son regard finit par se poser sur la table où, éparpillés, esquisses et dessins frôlent son carnet de voyage et ses souvenirs précieusement ramenés du Burkina Faso.

"L'Art africain a été une grande source d'inspiration dans ses motifs mais aussi dans sa simplicité apparente car finalement très expressive, dans sa diversité (masques, batiques...) et sa créativité. L'Afrique c'est le pays de la débrouille, on fait de l'art avec rien. Ça a un côté presque magique."

Mais il n'y a pas eu que l'art, il y a eu les rencontres, les dolos partagés, les fous rires, l'amertume ou la frustration... Des émotions, des émois, des frissons, qu'elle a voulu en quelques pages vous offrir.



KULT Hors-série, Rentrée 2014

Contact : kult@48fm.com
Site : kult.48fm.com

Coordination : Martha Regueiro
Editeur responsable : 48FM asbl, Place du XX Août 24 à 4000 Liège
Equipe de rédaction : Fred Cools, Marta Luceño Moreno, Martha Regueiro
Illustration : Alexia Bertholet
Correction orthographique : Seb Grau et Nadia Pompa
Maquette et mise en page : Sylvia Scalpelli et Colienne Roberti

Impression : Imprimerie Chauveheid (Stavelot), tiré à 1.000 exemplaires
Crédit photos : 14. Radio Fesdig 15. Collectif L'Arbre à Palabres 20., 21. et 23. Sylvia Scalpelli

KULT est un projet 48FM, soutenu et financé par l'Université de Liège, le BIJ et la Fédération Wallonie-Bruxelles (Service de l'Audiovisuel et des Multimédias). Le contenu de ce projet ne reflète pas nécessairement la position de ces différentes instances et n'engage en rien leur responsabilité. Le contenu de ce magazine est protégé par le droit d'auteur. Si vous souhaitez scanner des articles, des images, les stocker électroniquement, les copier en de nombreux exemplaires ou les utiliser commercialement, contactez-nous à kult@48fm.com



À plus ou moins grande vitesse, les heures défilent au rythme des paysages, des changements de voie et de terminal, nous éloignant toujours un peu plus de la maison, de notre petite sécurité et de nos certitudes.

Douze heures déjà que nous avons quitté Liège et déjà la nuit s'installe. Comme nous, en transit, prisonnières impatientes de cette tour de Babel sans étage qu'est l'aéroport de Tunis.

Sous nos yeux, traditions et modernité (essentiellement imposée par les magasins freetaxes) se contredisent. Petit bout d'Afrique, le terminal 35, est le théâtre de nos dernières inquiétudes mais pas de nos premiers éclats de rire. Dehors la nuit est tombée.

Nos paupières clapotent au rythme des trous d'air mais lorsque le capitaine annonce l'atterrissage imminent, le réveil est immédiat et l'excitation à son comble. Le hublot offre un spectacle de lanternes magiques...

Burkina Faso, enfin, te voilà.